c.copy

C 83
S

1618 L E

TESTAMENT ET DERNIERE VOLONTE DE LA PAVLETE.

Auec ſes Pleurs & Regrets.

A PARIS.

Par Abraham Saugrain, ruë ſaint Iacques au deſſus de ſainct Benoiſt.

M. DC. XVIII.

THE NEWBERRY LIBRARY

Case F 39 .32 1618

LETTRE A DORALICE

PVIS que rien n'a eſté iuſques icy, capable de nous eſmouuoir à compaſſion, ny eſbranler la fermeté de noſtre indifference, peut eſtre que ces triſtes plaintes de la Paulette febricitante flechiront voſtre cœur, & feront en vn quart d'heure, ce que l'amour ny Medor, ny l'abſence de Zophire, ny les larmes d'Euphrante & ſa ſaincte deuotion n'ont peu faire de leur vie, elle eſt de voſtre ſexe, & vous l'aymiez tant depuis ſix mois, que vous n'aymiez autre choſe, & maintenant elle s'en va mourir, I'eſtois aux pieds de ſon lict, quand elle commença ces plaintes, & lors d'vne main habile, ie me mis à les eſcrire, pour vous en faire part: Ce ſont des teſmoignages d'amitié qui n'en ont point de ſemblables, ie ne me ſouuiens pas ſeulement de vous mais ie fais encore que les autres s'en ſouuiennent, & qu'ils diſent, voyant icy voſtre nom ſans vous voir, que ce ſont les Aigles ſeulement qui vous regardent, & que voſtre nom doit eſtre eſleué ſur ces plumes, & non pas ſur la mienne.

51-1806

Les pleurs & regrets de la Paulette.

VENEZ voir dans vn lict la pauure Paulette, triſte & languiſſante, affligee du mal des fieures tierces, pour crainte de mourir. De trois en trois ans, ie ſuis ſubiecte à cet excez mais ie l'ay plus violent à cet heure, depuis qu'vn ver rõge mes entrailles, & ne veut laſcher ſa priſe qu'il ne maye mangé le cœur, & toute conſommee.

Ie voy pour certain la mort deuant mes yeux, car la France meſmes ma patrie, a coniuré ma ruine & s'eſt aſſemblee pour haſter mon treſpas. Le peuple m'accuſe, & me maudit, la Nobleſſe me condamne, & ayme ſa main de fer, les gens d'Egliſe chantent de ioye, & n'ouurent le tombeau, & n'ay qu'vne poignee d'hommes, qui me parent & couurent de leur robbe : mais ô pauure defence : la preuue du courage & des armes leur eſt interdite, & leur force giſt à ne la monſtrer pas: ſi bien que ie ſuis ſeulette, ſans ayde, & ſans reſiſtance contre mes ennemis à qui ie ne demãde rien, & mes ennemis qui abbayent apres mon ſang, ſont en grand nombre, & auec armes contre moy.

Mon eſprit erre deſia ſur les leures & les medecins me dénient leurs remedes, pour n'auoir iamais receu faueur de moy deſia on crie que ie ne ſuis plus & on prend mon corps pour vn ombre & ceux qui m'ont cogneuë, eſpouuentés encor de me voir me

croyent xn fantoſme.

He ! miſerable, ou ſuis-ie reduite, qui euſt creu que i'euſſe deu mourir ayant ſi ſouuent franchi le paſſage de la mort ayant appris à reuiure, remonter par vſage de ces abiſmes du neant ou on m'a fait ſi ſouuent deualer.

Ie naſquis en l'annee 1605. ſoubs le regne de ce grand Henry, qui me tira de ſon cerueau comme Iupin Minerue, & m'euſt-on pris pour elle, n'eſtoit qu'au lieu de boucliers i'eſtois chargee de balãces, tenant vne plume d'vne main, & vn coffre d'or de l'autre.

Ie fus tiree ſur l'Idee de la Royauté, car c'eſt vne dignité, vn honneur & vne puiſſance qui ſe tranſmet du pere au fils oubiẽ de la Diuinité, car Saturne le premier des Dieux n'euſt pas ſi toſt quitté ſon ſceptre, que Iupiter ſon fils le prit, & s'aſſit ſur ſon troſne Iay encore ouy dire que parmy les aſtres les freres iumeaux ſe font alternatiuement heritiers de leurs fonctions, & qu'vn touſiours reluit au Ciel en la place de ſon frere.

Il y a mille autres choſes & dans le Ciel, & ſur la terre, qu'on peut croire m'auoir ſerui de patron, leſquelles ont plus beſoin d'admiration que de preuue. Il me ſuffit de dire que perſonne gronde à ma naiſſance, Auſſi ie n'eus pas ſi toſt veu le iour que me voila recherchee & conduite dans les palais des grands careſſee & honorée dans les villes, bien venuë, & aymee par tout. Ceux qui m'e haiſſoient eſtoient ceux qui me vouloyent, & ne pourroient

pas iouir de moy. Ie fuyois les champs. & ces ames agreſtes, & ſauuages. Ie fuyois les armes & ces horreurs de Mars, car eſtant fille de la clemence, ie n'aymois rien tant que la paix, & le repos.

Ie m'arreſtay donc dans les villes, tant pour r'aſſeurer la naturelle fragilité de mon ſexe par cette vaſte ceinture de murailles, que pour auſſi contenter mon ambition, qui eſtoit touſiours portee à l'hõneur, & à la gloire, dont ces grandes cités abondent. C'eſt la où ie me promenay grauement, & la foule du peuple me fit place on demanda qui i'eſtois, on s'eſtonna de me voir auec tant de Maieſté, & i'attiray l'amour auſſi toſt que les yeux de ceux qui me regarderent.

Ie feus inuitee dans peu de temps, dans les maiſons des particuliers, mais ie n'ẽtrois iamais en lieu, quau prealable l'honneur n'y fuſt entré, & quand ie departois mes faueurs, c'eſtoit à ceux ſeulement qui portoient la liuree du Roy, ou qui luy rendoient du ſeruice Qui croiroit iamais les biens-faicts, que les François ont reſſenty de moy. I'ay conſerué tant de familles, & maiſons, que ſi chacune me donnoit vn remede ie guerirois de cent mille maux.

I'ay aggrandy les vns, ſans rabaiſſer les autres & n'y a ville dans le Royaume, ou mon benefice ne ſe ſoit eſtendu. Par mõ moyen on gardoit la ſplendeur: & le luſtre qu'on s'eſtoit vne fois acquis. On ſcauoit l'antiquité des races. & par ordre les nepueux contoyent l'honneur de leurs ayeuls, iuſques à d'autres ſiecles, j'eſtois l'ennemie de la fortune car i'empeſ-

chois sa roüe de courir & elle estoit contrainte aupres de moy de deuenir constante, i'estois le fleau de la mort, car i'arrestois ses bras balãcez pour faucher, prolongeant la vie au viellards & aux malades, qui fussent morts de regret, & de soucy auant mourir, & leur donnant ce contentement, que tout le monde desire, que de mourir content, i'en ay sauué plusieurs, par mespris de la mort mesme le donnois le courage aux craintifs, & la volõté aux courageux de se porter aux hazards pour le salut du peuple, & pour le seruice du souuerain. Et sur ces hauts sieges des fleurs de Lys ie conseruois les hommes sages, & experimentez, ayants la barbe blanche & venerable, qui les faisoit ressembler plustost a des Dieux, qu'à des hommes, car aussi rendoient ils des oracles pour de siugemens. Ie rempliſſois les coffres du Roy des liberalitez faictes sans contrainte sans extorsion d'vn argent donné sans regret, & sans douleur. Ses subiects luy estoient plus fidelles plus obeïssants, & depuis, que ie suis au monde, on n'a peu les esbranſler. On n'a veu ny ligueurs ny ligues, ne de troisiesme partis.

Et pourtant de biens que i'ay faicts, dont ie n'en dy pas le nombre ie merite la mort, il faut que ie meure, d'vne mort aduancee. en l'âge de douze ans, en ma verte ieunesse, & la France qui m'a esleuee au monde, elle mesme m'en veut oster. la nourrice veut tuer ses enfans ingratte patrie: sus donc mourons, il vaut mieux tomber vne fois. que d'estre ainsi touſiours panchante, l'apprehension du mal, fait plus de

mal que le mal meſme, l'vn dure touſiours & l'autre paſſe en vn moment. Ie ne regrette pas mes iours, car ils ont eſté trop nubles, & trop lõgtemps courtuertes de greſles & tempeſtes pour moy, Ie ne regrette pas l'aage auquel ie ſuis cueilli, car c'eſt ainſi qu'on cueille les roſes, ie regrette ſeulement les maux qu'apportera ma mort: Ie les diray quoy qu'il faſche, car s'il eſtoit defendu de me douloir, ce me ſeroit plus de douleur, ſi mes yeux en ſont exempts ma penſee en eſt affligée.

Et me ſemble des-ja que i'entends les cris & les gemiſſemens, des meres deſolees, que ie voy leurs corps couuert de dueil: & leur ame de triſteſſe. Le fils tout eſploré voyant mourir ſon pere, mourront tous deux enſemble & la mort luy ſera plus douce vie, laquelle luy reſtoit ſeulement a perdre, apres auoir perdu ſa gloire & le ſubiect de ſon amour.

Les corps demeurerontſans ſepulture l'eſpace de quarante iours & d'auantage. & les ames erreront la bas durant ce temps faute de ce deuoir, On recognoiſtra les familles au nom, & non pas au viſage, & ſi les peres reuiuoient, la pluſpart des aduoueroient leurs enfans.

Les vne ſouffrirõt du mal par hõte ou par cõtrainde qu'ilaurõt eu horreur de voir meſmes ſur autruy, les herbes croiſtront ſur l'entrée de ces maiſons ſuperbes & les hyboux taſcheront d'y faire leur nid. On effacera les peintures dorees pour ſe ſeruir de l'or on deſſendra les tappiſeries, & vendra les tableaux pour empeſcher la faim, & ne ſe trouueront que les

seuls seruiteurs, qui vueillẽt acepter l'image de leur maistre.

Alors sera peinte dans ces solitude la face de l'hyuer & les poutres de ces beaux edifices ruines, comme les arbres despouilles des fueilles estendront vn nud branchage ceux des prouinces plus esloignees emporteront les dignitez, & viendront habiter, & tenir rang d'isles villes ouils n'estoiẽt iamais entrez ils quitteront leur patrie & seront employées á la deffence des lieux, ou ils n'ont pas pris naissance. La fortune, & la mort reprendront leur regence, & on s'esiouyra des effects de leurs pouuoir.

A Dieu la fidelité, elle paroistra bien tousiours á l'exterieur, mais au dedans on se souuiendra des rayons plustost que du Soleil, & receuant les offices pardõ on aprendra à receuoir presents Adieu la iustice sans la fidelité, elle sera mesprisée, & foulée des grands, la faueur l'emportera ou faudra qu'elle cede a la violence Et de ceux qui se sont fiez á moy, & á la longueur de mes iours, sans pouuoir autrement soulager leur vie, combien de rage, & de fureur combien de desespoir : combien de querelles, & litiges, combien de diuorces, combien de maladies.

O que de testes sont attachees àla mienne ô que de vie despendent de ma vie ô que de morts apportera ma mort, Cache toy Soleil, car aussi bien ie ne te doibs plus voir esteignez vous astres pour tant de mal heurs, car aussi bien vostre lumiere est esteinte pour moy.

Loquar in amvritudine animæ meæ, & dicam, noli me condemnare. Iob. c. 10.